

Michel-Henri Dufay

# Clara

roman

Cardère éditeur

L'auteur a pris plaisir à caviarder son roman avec des citations de Marcel Proust (*La Recherche*) et d'Alphonse Allais (*Œuvres Anthumes et Posthumes*). Ces emprunts sont repérés dans le texte par leur composition dans un corps de police plus faible, en italique et en retrait.

## 1 - Many dans le métro

Elle est formidable, la RATP: tous les trente ans environ elle met de nouvelles rames de métro en service sur la ligne Vincennes-Neuilly. Celle-ci, la ligne n° 1 bien sûr, qui n'irrigue que les beaux quartiers sert alors de banc d'essai au nouveau matériel. Les autres lignes, comme Nation-Dauphine, prestigieuse du côté de Dauphine mais qui a le tort de passer à Belleville et à Barbès-Rochechouart, ou Clignancourt-Orléans qui affiche malencontreusement Strasbourg-Saint-Denis sur son itinéraire - comme d'ailleurs deux autres pauvres lignes - sont vouées à user jusqu'à la corde les wagons délaissés par l'orgueilleuse ligne n° 1.

Celle-ci part d'un Château royal et, avant d'aboutir aux modernes tours de la Défense, dessert (excusez du peu!) Saint-Mandé, Bastille avec sa vue sur le port de plaisance, Saint-Paul au cœur du Marais, Hôtel de Ville, Châtelet, Louvre, Palais Royal, Concorde, Champs-Élysées, Étoile, Neuilly! Sur cet itinéraire, pas une fausse note, pas une faute de goût: Reuilly-Diderot, la moins prestigieuse de ses stations, ferait la gloire de la ligne 7, la misérable, qui relie la mairie d'Ivry au Fort d'Aubervilliers en passant par Stalingrad, pouah!

Les veinards qui comme moi, après avoir traversé en partie le Bois de Vincennes, s'embarquent en tête de la ligne de l'élite - et peuvent ainsi choisir leurs places! - ont donc eu en 1999 le privilège de tester des rames que l'on peut parcourir du wagon de tête au wagon de queue sans devoir descendre sur le quai. Quand il se tient à une extrémité du train qui suit à bonne vitesse la voie sinueuse, la vue de l'ensemble qui se tortille en tous sens offre une nouvelle émotion à tout vieux parisien.

Tous les usagers ont leurs petites habitudes. Le jeune cadre de banque – il a une cravate et l’air volontairement sévère – s’assoit toujours au centre de l’une des banquettes triples installées près des soufflets qui relient les wagons : il peut ainsi, comme dans le métro londonien qui dessert la City dont il rêve, voyager le dos contre la paroi et face au quai. La petite jeune femme brune choisit de son côté une banquette à deux places, la plus en queue du train, dans le sens de la marche, avant d’entamer son cérémonial : poser un gros porte-documents sur le siège côté fenêtre, ôter son manteau et le ranger soigneusement plié sur ce bagage, entrouvrir la fenêtre et s’asseoir à côté de son vestiaire. Elle peut alors tirer de son sac à main sa trousse de maquillage, contrôler d’un coup d’œil inquiet dans le miroir le noir de ses sourcils et le rouge de ses lèvres, avant de passer sur ses ongles la couche quotidienne de vernis incolore, opérations qui la mèneront tranquillement jusqu’au Châtelet pour une destination finale que j’ignore encore. Elle se comporte en vraie propriétaire de son petit territoire, et est tellement absorbée par le maniement de son petit pinceau que, lorsque le wagon se sature des voyageurs de grande banlieue montés à Gare de Lyon, personne n’ose la prier de prendre son barda sur les genoux afin de libérer une place assise – pas plus qu’on ose demander l’heure à un type qui extrait mentalement la racine septième d’un nombre de 59 chiffres !

En ce qui me concerne, je choisis toujours l’un des quatre sièges monoplaces que l’on ne trouve qu’en tête ou en queue du train. Je ne suis donc pas dérangé, et je peux y lire des ouvrages que bizarrement je ne peux lire nulle part ailleurs, comme le journal des Goncourt, celui de Léautaud ou plus récemment *La Recherche* de Marcel Proust. En effet, je ne peux me concentrer plus de 45 minutes sur ces textes, et c’est exactement le temps de mon trajet.

Parfois cependant un futur sourdingue, les yeux vagues et le corps agité de tremblements rythmiques, trouble ma quiétude. Je n'aime pas ce que diffuse son baladeur, de la «musique» puisqu'il faut appeler ce bruit du même nom qu'un concerto de Beethoven, dont je n'entends que la rythmique incessante des basses : touboudoum doum doum, touboudoum doum doum... ; mon cerveau entre en phase avec elle et scande ma lecture. Je n'ai plus qu'à refermer mon livre. Il est vrai que si le baladeur diffusait un jour le concerto *l'Empereur*, je refermerais encore plus vite mon livre : le grand Ludwig passe avant le petit Marcel.

Face à mon siège monoplace, il y a évidemment un autre siège monoplace. Par une malencontreuse fatalité ne s'y installent que des voyageurs inesthétiques, sympas, sans doute, courageux, travailleurs, époux fidèles sûrement, mais uniformément moches. Pas de femmes ou alors des grand-mères ou des laiderons, je dois les attirer ! Quelquefois pourtant, les bons jours comme aujourd'hui, un visage intéressant, un agréable visage, s'inscrit par un heureux hasard dans le bref espace limité par la paroi du wagon, la foule des voyageurs tassés dans le couloir et la partie haute de mon livre.

Oui, c'est vraiment un bon jour. La dame est longue et mince, âgée d'une quarantaine d'années. Sa silhouette élancée rappelle celle de Marisa Berenson ou de Christine Deviers-Joncour et elle a le même type de visage que cette dernière : intéressant, fin, encadré de longs cheveux noirs, et séduisant malgré un nez un peu trop long, un peu trop pointu. Elle est habillée en conséquence, je ne sais d'où sortent son chandail, son foulard de soie et sa veste, son pantalon noir et ses escarpins, ornés de deux «C» entrecroisés qui laissent voir ses chevilles à travers un fin collant noir mais, à côté d'elle, les autres voyageuses semblent des paysannes sibériennes du XVII<sup>e</sup> siècle.

Mais que fait-elle après neuf heures du matin dans le métro au lieu de se prélasser dans une suite du Crillon et d'y prendre un petit-déjeuner sur un plateau d'argent ?

J'essaye de poursuivre ma lecture en l'agrémentant de rapides coups d'œil sur celle qui maintenant me fait face quand, d'une poche extérieure de son immense sac noir, elle extrait une lettre cachetée, ornée d'un banal timbre à trois francs.

Je dois avouer que je ne peux rester devant un document écrit sans ressentir le besoin irrésistible de le déchiffrer. Je retourne du bout du pied n'importe quel papier tombé sur le trottoir afin de découvrir ce qui a pu y être inscrit ; dans le plus petit village de France où je ne reviendrai sans doute jamais, je lis de la première à la dernière ligne le compte rendu du dernier conseil municipal ; dans les transports en commun, quand je ne lis pas mes livres personnels, je cherche à lire celui des autres : d'abord le titre de l'ouvrage, l'auteur, puis l'en-tête du chapitre, le dernier paragraphe. Je lis aussi les journaux par-dessus l'épaule de ceux qui les mettent à portée de mon regard. Cela les excède souvent : parfois un lecteur gêné par mon regard met carrément le livre, le journal ou la revue sous mes yeux en s'écriant : « Tenez, comme cela vous verrez mieux ! »

Qu'est-ce qui motive cette attitude ? Pourquoi me suis-je entraîné à lire à l'envers pour déchiffrer les papiers qui traînent sur le bureau de mes interlocuteurs ? Mystère !

Ce n'est pas de l'indiscrétion, car dès que j'ai pu lire ce qu'involontairement on me cachait, ça ne m'intéresse plus, ça n'a même plus aucun sens et c'est aussi vite oublié.

Une fois, une seule fois, j'ai lu à l'envers, mais machinalement, pendant l'absence de mon client, une lettre que lui avait adressée le président d'un parti qui défend des idées si radicalement opposées aux miennes que brutalement les mots ont pris un sens. Je me suis arrangé pour que son dossier ne soit pas accepté !

Quoi qu'il en soit, elle m'intéresse cette lettre. Alors que ce qui emplit ma boîte à lettres, et sans doute celle de tous les Franciliens, est composé à 99 % de factures, de publicités, d'avis de mise en instance de lettres recommandées ou de papier bleu, il s'agit ici d'une lettre rarissime: une lettre manuscrite adressée par un être humain à un autre être humain pour lui transmettre un sentiment! Ma curiosité et mon besoin de lire sont donc exacerbés quand, d'un coup d'ongles, mon vis-à-vis ouvre le pli et en sort deux feuillets. Visiblement la même écriture que sur l'enveloppe s'étale recto verso sur les deux pages.

C'est une écriture masculine, mais large, haute; les lignes zigzaguent puis plongent vers le bas de chaque feuille. C'est écrit au stylo à bille noir, mais les dernières lignes qui précèdent la signature, noire elle aussi, sont écrites en rouge, et plus finement peut-être. Malgré mes petits talents, il m'est impossible d'en comprendre un seul mot, d'autant plus que je me montre particulièrement discret, ne voulant pas prendre le risque d'une réflexion blessante que mon vis-à-vis n'hésiterait pas à balancer en prenant à témoin tout le wagon, sinon tout le train!

La dame en a terminé avec sa lecture, elle est visiblement contrariée: son visage se ferme et l'on voit davantage son long nez pointu, sa bouche se plisse en une sorte de rictus qui remonte ses lèvres du seul côté droit de son visage, elle en devient presque laide, et même, elle est devenue vraiment laide!

Alors là, ça m'intrigue, et plus encore quand elle replie les feuillets et les remet dans l'enveloppe, puis peu après déchire celle-ci en quatre et garde soigneusement les morceaux, pliés, dans sa main droite.

Peu après, elle se lève et se dirige vers la queue du train, derrière moi; elle sort donc de mon champ de vision. Nous

sommes maintenant à la station Tuileries qui vient d'être refaite pour le centenaire du métro parisien. Le train s'arrête. J'imagine que la dame descend, puis je veux m'en assurer et je me retourne: elle est déjà sur le quai et se rend vers la sortie. En chemin, elle s'arrête et jette «quelque chose» dans la poubelle toute neuve qui équipe le quai.

Ça y est, j'en suis sûr, elle vient de jeter la lettre qui la contrarie tant et qui m'intrigue tout autant. Si je ne me lève pas moi-même dans les quelques secondes qui suivent, si je ne bouscule pas les voyageurs qui me séparent de la portière pour sauter sur le quai, je ne connaîtrai jamais la teneur de cette lettre.

C'est décidé en un instant, non ce n'est même pas décidé, c'est instinctif: je me lève, je bouscule, je saute sur le quai, les portes se ferment et le train repart.

Je me sens mal sur ce quai: j'ai peur que la voyageuse qui ne m'a pourtant accordé qu'un bref regard surprenne mon manège. Mais non! je n'aperçois plus d'elle, dans l'escalier de sortie, que ses longues jambes. Je me dirige donc lentement vers la poubelle tout en surveillant l'escalier, j'ai même repéré un petit recoin où me cacher rapidement si, ayant effectivement jeté la lettre, elle était prise d'un remords et revenait la chercher. J'attends quelques instants puis je me dirige vers la poubelle.

Bien qu'il ne soit que dix heures du matin elle déborde déjà et c'est heureux car, si elle avait été quasiment vide, je n'aurais pas osé y introduire mon bras pour en fouiller le fond. J'ai déjà assez peur qu'on me voie comme cela, bien qu'il soit assez fréquent que des voyageurs plus élégants que moi récupèrent dans ces poubelles le quotidien du matin que vient d'y jeter un banlieusard.

Tout d'abord je ne vois dans le réceptacle que des détritits, des emballages de friandise, des mouchoirs en papier usagés, un journal plié: je me suis trompé, la dame n'a jeté qu'un



vieux kleenex, ou le paquet de cigarettes vide qui domine le tas de cochonneries. Je vais abandonner ma recherche quand, dans les plis du journal, j'aperçois un bout de papier blanc. Je retire le quotidien de la poubelle et j'en sors une lettre déchirée en quatre morceaux; inutile de vérifier, c'est ma lettre!

Je n'ai pas le temps de la lire, le métro suivant est déjà arrivé, je laisse poliment en descendre un employé du service de nettoyage, et j'y monte rapidement pour éviter que la dame, si elle est prise d'un tardif remords, ne me découvre sur le quai avec sa lettre en main!

Je retrouve une des places assises que je préfère, et mon émotion tombe, ma raison reprend le dessus, j'ai honte de l'indiscrétion que je m'apprête à commettre en lisant la lettre. Cette fois en effet, il ne s'agit plus de lire un prospectus ou la une du journal du soir, non il est question de lire une lettre qui a causé un trouble certain à une dame sans doute honorable et dont j'ignore tout. Je glisse cette lettre dans ma poche: je prendrai une décision définitive à son sujet au bureau. J'y arrive largement en retard car en prenant à Tuileries une correspondance qui ne m'était pas destinée j'ai raté celle que je devais prendre à Champs Élysées-Clémenceau et je dois revenir sur mes pas. Ce n'est pas du temps perdu car je sais, maintenant, ce que je dois faire!

Je prends une grande enveloppe, j'y introduis les quatre morceaux que j'ai conservés dans ma poche, pour ensuite la sceller et la mettre de côté, jusqu'à ce qu'il arrive «quelque chose» qui me décide à la rouvrir!

Mais c'est affreux ce réflexe qui me fait photographier et lire inconsciemment tout document écrit: j'enregistre ainsi en un instant le nom et l'adresse de la distinguée voyageuse:

Many  
525 rue de Marseille  
Vincennes (Val-de-Marne)

C'est tout ce que je m'autorise à lire, ça y est, l'enveloppe est scellée, et je la classerai ce soir chez moi dans mon dossier «affaires en attente» - en attente de quoi? peut-on se demander pour tout ce qui s'y trouve.

Le soir même, je vais me promener dans Vincennes, plus précisément devant le numéro 525 de la rue de Marseille, qui fait l'angle d'une rue menant vers le Bois.

Oh surprise! la dame élégante habite l'immeuble le plus moche de la rue, du quartier et sans doute même de Vincennes et des environs!